

quand je pense à la façon naïve avec laquelle ma chambre d'Assemblée a gobé et digéré, hé hé hé hé, la palinodie hi ! hi ! hi ! hi ! que j'ai bien voulu lui brodiller en forme de discours du trône, il m'est presque impossible de conserver le sérieux que vous avez droit d'attendre du représentant de votre puissance dans cette partie du monde. Je voudrais pouvoir vous peindre comme vous le feriez vous-même tout le comiqué de la situation dans laquelle je me trouve vis-à-vis du pays et de ses représentants. J'y renonce, car cela serait positivement au-dessus de mes forces ; je me contenterai de vous exposer les choses telles qu'elles sont, et pour l'amusement de nos amis vous pourrez y ajouter les enjolivements et le grotesque que votre imagination ne manquera pas de vous fournir.

Ma dernière lettre vous informait du résultat des élections ; je vous détaillais les moyens par lesquels j'étais parvenu à me procurer un nombre fort notable de représentants. Je ne reviendrai pas là-dessus car vous êtes encore mieux que moi au fait des manœuvres ordinaires, vous qui avez vieilli dans le métier, vous qui avez blanchi sous la corruption ; ce que je pourrais vous en dire serait donc sans intérêt et sans utilité pour vous. Cependant, mon aimable protecteur, vous ne sauriez comprendre quelle fut ma joie quand je vis que mes espérances les plus chères étaient surpassées ; que moi, qui ne voulais tout au plus qu'une égalité de serviteurs, j'ai réellement à ma disposition une immense majorité de valets. Ah, mon ami, j'avais encore trop bonne opinion de la nature humaine ; la corruption morale fait des progrès plus rapides que celle qui n'attaque que les corps ; je ne voulais infester que quelques hommes, mais le virus m'en a gagné par douzaines. Je ne désirais en acheter qu'un ou deux paquets, ils s'offrent par bottes, par tas, par voyages, je n'ai plus que l'embarras du choix ; je pense que cette abondance va faire baisser les prix ; on se procurera bientôt des consciences presque pour rien, il est vrai que ce sera encore fort cher, mais quand on paie avec l'argent des autres il ne faut pas y regarder de si près.

Je vous envoie mon discours d'ouverture ; vous m'en direz s'il vous plaît votre opinion. Vous verrez que je débute par faire passablement le potentat au sujet de l'affaire McLeod. Cela a fait un effet magnifique sur mes représentants et vous n'auriez ri de bon cœur de les voir redresser les oreilles au son de la trompette que j'entonnais aussi bien ; si je l'avois osé je déclarais la guerre aux américains, nous aurions eu du plaisir ; au moment où ces républicains s'y serait le moins attendus nous aurions fait quelques excursions sur leurs côtes, nous les aurions bombardées, nous aurions incendié leurs habitations, assassiné leurs citoyens, pillé surtout les plus riches d'entr'eux, nous les aurions battus partout où nous les aurions rencontrés sur les journaux. Vous auriez déclaré après cela que vous preniez sur vous toute la responsabilité de mes actes et tout aurait été dit. Nous en aurions été quittes pour le butin que nous aurions gardé et quelque articles de gazettes américaines que nous aurions avalés sans y répondre.

Vous ne manquerez sans doute pas d'admirer l'habileté avec laquelle j'ai parlé pendant vingt minutes sans rien dire ; pour ma part je regarde mon discours comme un chef-d'œuvre de puérilité ; je défie le plus habile avocat d'en faire un qui lui soit comparable sous le rapport du vide.

Je n'en dirai pas autant de la promesse d'un million et demi que j'ai pris sur moi de faire de la part du parlement britannique. Les benêts (et ils abondent dans ma chambre) s'y sont laissés prendre comme des benêts. Ils regardent ce million et demi avec des yeux de convoitise et ne réfléchissent pas qu'avant de le donner nous prendrions bien nos précautions pour nous le faire rembourser,